

Bernard De Backer

La psychanalyse au risque du social

Que les transformations de la société produisent des effets sur la psyché n'est pas une révélation. Mais ce que nous annoncent des psychanalystes aujourd'hui est plus radical: c'est l'identité profonde de l'homme qui subirait une mutation sans précédent. Avec des « conséquences anthropologiques incalculables », pouvant conduire à la menace d'une « sortie de l'espèce humaine ». La société composée de ces mutants glissant vers une masse moutonnaire de plus en plus mortifère, incapable de transmettre l'« humus humain » à ses descendants. Serions-nous aux portes d'un tel basculement face auquel la psychanalyse paraît elle-même impuissante? À moins que le diagnostic et le pronostic ne soient en partie erronés, les ressources inégales des hommes se révélant à la hauteur des défis qu'ils s'infligent. Peut-être même un peu grâce à ceux qui en doutent.

« C'est une conséquence inévitable de tout accroissement de la liberté que les gens puissent descendre plus bas ou monter plus haut »

Charles Taylor, Malaise dans la modernité

Si les thèses sur les « mutations du lien social » défendues par des psychanalystes, de filiation lacanienne pour la plupart, méritent d'être rapportées et discutées de

manière critique, c'est que leur diagnostic sur ce qui se trame aujourd'hui dans les profondeurs de l'identité humaine est d'une nature particulière. Cette singularité concerne autant les outils de leur analyse que l'objet sur lequel elle porte, les deux étant profondément solidaires. Il est dès lors impossible de rendre compte de leurs propos sans faire un détour par l'armature fondamentale de leurs conceptions, fondées autant sur leur expérience clinique que sur l'appareillage conceptuel qui l'informe. Dans la foulée, nous verrons que le discours psychanalytique se distingue de celui de la science, voire s'y oppose de manière frontale, ce qui n'est pas sans rapport avec le thème traité ici.

RÉALITÉ PSYCHIQUE

Pour le dire en un mot, le niveau de réalité qui est abordé par la psychanalyse ne concerne ni la dimension organique de l'homme ni sa dimension sociale et culturelle au sens habituel du mot, mais bien ce que Freud nommait sa « réalité psychique ». Cette expression désigne « ce qui, dans le psychisme du sujet, présente une cohérence et une résistance comparables à celles de la réalité matérielle¹ », soit, de manière fondamentale, « le désir inconscient et les fantasmes connexes ». Pourquoi l'homme serait-il doté de cette réalité singulière qui ferait défaut aux autres manifestations du vivant, notamment celles qui lui sont le plus proches dans le règne animal ?

La cause structurelle de cette singularité résiderait dans ce qui fait le propre de l'homme, comme Descartes l'avait pointé dans le *Discours de la méthode*: le langage. C'est bien en tant qu'être parlant (et parlé) que le sujet humain se trouverait doté d'une réalité psychique plus ou moins problématique, ce qui est congruent avec le mode opératoire de la cure analytique qui, comme on sait, n'opère que par le langage et la parole — mais, pour reprendre une expression de J.-B. Pontalis, à *l'ombre du transfert*. C'est en effet l'entrée dans l'ordre du langage qui serait constitutive du désir et du noyau fantasmatique qui lui est intimement associé. Pour le dire simplement, le sujet est pris dans l'ordre symbolique (sauf situations particulières, comme celle des enfants sauvages), dès avant sa naissance par le discours social et familial à son encontre.

Il se trouve par la suite contraint de quitter un rapport immédiat au monde pour lui substituer une relation médiatisée par le langage qui le constitue comme sujet parlant. Cette opération, plus ou moins réussie et comportant autant de variantes que d'individus, ne va pas sans pertes. L'accès au langage s'accompagne en effet d'un éloignement de la jouissance immédiate à laquelle supplée le labyrinthe complexe du désir, « le défilé des signifiants » qui mène à l'objet cause du désir qui toujours se dérobe. Le langage, selon les psychanalystes, n'est dès lors pas seulement porteur d'une fonction cognitive et communicationnelle, mais également l'agent de la structure psychique fondamentale du sujet humain.

LE GRAND SECRET DE LA PSYCHANALYSE

L'opération de séparation de l'enfant du premier autre qu'est la mère est constitutive de son accès à l'ordre symbolique et au statut corrélatif de sujet qu'il peut y occuper. Ce passage n'est possible que par l'intervention de celui qui va barrer le désir de la mère (dans les deux sens: de l'enfant pour la mère et de la mère pour l'enfant), le père. Plus que la tragédie d'Œdipe, c'est celle d'Hamlet qui illustre de manière paradigmatique un échec de ce passage selon l'interprétation lacanienne. Le fils du roi du Danemark paraît incapable d'échapper au désir maternel dans lequel il est englué et d'assumer sa tâche de sujet. D'où sa question irrésolue sur « être ou ne pas être » que la tragédie nous a léguée.

¹ Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*. Freud écrivait dans la *Traumdeutung*: « Lorsqu'on se trouve en présence des désirs inconscients ramenés à leur expression la dernière et la plus vraie, on est bien forcé de dire que la réalité psychique est une forme d'existence particulière qu'il ne faut pas confondre avec la réalité matérielle ».

Autrement dit, face à la toute-puissance de l'Autre qu'incarne la mère — qui n'est pas seulement un autre de chair mais aussi un Autre du langage — l'enfant a besoin d'un point d'appui qui lui permette d'échapper à cette emprise en la barrant, en la trouant. Ce qui est en jeu dans cette opération va dès lors bien au-delà du trio œdipien « papa-maman-enfant », dans la mesure où ceux qui font office de parents ne sont que les représentants d'instances qui les dépassent très largement. La particularité de la constitution de l'humain est de devoir quitter la certitude de l'emprise maternelle pour l'incertitude du sujet désirant et actant, en ne s'appuyant sur rien d'autre que du vide, le père ne représentant pas un « Autre de l'Autre », mais au contraire une instance qui se tient à la place de la béance du système formel qu'est le langage². Comme disait Lacan dans un de ses séminaires, « il n'y a pas d'Autre de l'Autre » ce qui est, ajoutait-il, « le grand secret de la psychanalyse ».

Par conséquent, la fonction paternelle constitue plus à « trouser l'Autre » qu'à lui substituer une opacité fictive qui paralyserait tout autant le sujet — ce qui arrive quand un père imposteur « se prend pour le père » et que l'enfant s'y laisse prendre. Ce qui n'empêche pas le père (ou le tiers qui en tient lieu) de devoir occuper de manière autoréférentielle cette place de la béance dans le système symbolique du langage, illustré par le propos d'auto-rité bien connu : « C'est comme ça parce que c'est comme ça ! » Il convient à la fois de boucher le trou et de laisser passer un peu d'air pour que l'enfant puisse y respirer en se confrontant lui-même au vide.

Comme l'écrit Lebrun dans *Un monde sans limite*, « un père qui aurait réponse à tout et qui viendrait tout occulter serait un père dont le sujet ne pourrait plus se passer ; à ce titre, il ne serait plus en fin de compte qu'une seconde mère ».

Soulignons qu'au-delà du père, c'est le tiers qui a une importance « fondamentale » selon le même auteur, alors que le père qui occupe cette place dans notre culture n'a qu'une importance « relative ». C'est bien la ternarité du symbolique qui est en jeu, en deçà de la domination masculine variable et culturellement déterminée. Enfin, note Lebrun, pour que la fonction paternelle puisse s'exercer, il faut qu'elle soit « ratifiée par le social », « soutenue par son environnement ». Ce qui se trame dans l'intimité familiale où se constitue plus ou moins bien le sujet, n'est pas sans rapport avec les évolutions sociétales globales qui déterminent le registre de la vérité et la place de ses agents. Et c'est ici que le fil de son raisonnement va lier déclin de la fonction paternelle et montée en puissance du discours de la science.

PÈRE ET EXPERT

Le propre de nos sociétés modernes serait en effet d'être largement « infiltrées par le discours de la science ». Or ce dernier instaure un registre de la vérité qui se fonde sur l'exactitude et la cohérence interne d'un énoncé (ce qui est dit ou écrit) et non pas sur l'autorité d'une énonciation (le fait de dire ou d'écrire), ce qui explique l'importance toute relative de la personne des fondateurs d'une discipline scientifique, ce qui n'est pas le cas de ceux de la

² Le langage humain comporte un point de non-garantie, car il ne peut se soutenir entièrement lui-même et ne connaît pas de « métalangage » qui dirait de l'extérieur la vérité sur le langage. L'enfant risque donc d'être « happé » par le premier autre qu'est la mère qui représente aussi l'Autre du langage, s'il n'y a ce point de butée constitué par le tiers que représente « un père » (pas nécessairement le géniteur).

psychanalyse dont le désir, la figure (voire l'icône) et les écrits demeurent prépondérants. Le discours de l'expert de la science a pris la place de la parole du père, soutenue par le social structuré pendant des siècles autour de la religion monothéiste. L'ex-père a détrôné le père, pour reprendre un bon mot dont les lacaniens sont friands. Ainsi, ce n'est pas tant l'absence des « papas » ou même des « pères » qui est soulignée, que la difficulté de plus en plus grande pour les hommes à assumer la fonction paternelle, ce qui les conduit bien souvent à n'être que des auxiliaires des mères. L'évolution juridique, et notamment le passage de l'autorité paternelle à l'autorité parentale³, vient inscrire ces glissements dans la réalité sociale.

Un psychanalyste comme Lebrun, notamment, lie cette évolution particulière du droit aux développements de la science: « ... pour ce qui est de l'évolution juridique du concept de paternité, c'est le progrès de la science, en l'occurrence génétique, qui a subverti l'autorité du père et ceci devrait nous mettre la puce à l'oreille ». Cependant, les étapes qui ont abouti progressivement à la limitation de la puissance puis de l'autorité paternelle, listées par l'auteur lui-même, sont antérieures aux découvertes de la génétique et apparaissent liées à des évolutions politiques et culturelles indépendantes du développement de la science en tant que telle⁴: abolition de la puissance paternelle du droit monarchique (1793), responsabilité possible du père pour la mort de son enfant et possibilité de se substituer à l'autorité du père en plaçant l'enfant en nourrice (1874), déchéance de l'autorité

paternelle (1889), etc. Ce n'est pas seulement, selon nous, la science qui rend compte de toute une série de transformations évoquées par l'auteur que la modernité, un concept beaucoup plus large, incluant notamment la démocratie, l'égalité des genres, les droits de l'enfant, etc.

Toujours est-il que le développement de la science induirait dans le social la prévalence d'une autorité basée sur le savoir des experts au lieu d'une autorité fondée sur le statut de l'énonciateur (et notamment celui de père). C'est cette transformation qui, selon l'auteur, est à la racine de toute une série de phénomènes dans le champ de la santé mentale (nouvelles pathologies et « désarrois du sujet », montée des toxicomanies, multiplication des états dépressifs) et, plus largement, de « problèmes de société »: exclusion, racisme, sectes, violences... Son avatar extrême aurait été le nazisme, tout entier appuyé sur la « science raciale ». Jugement qui correspond au diagnostic que fit Lacan au crépuscule de sa vie, comme le rapporte Gérard Haddad dans un livre-témoignage⁵: « Sans Nom-du-Père déclara-t-il un jour, nous allons vers un monde concentrationnaire dont les nazis furent les précurseurs⁶. Le père moderne avait désormais cette figure illustrée par Claudel sous le titre de *père humilié*. Mais il n'y aurait bientôt plus de père du tout. Tel fut, me semble-t-il, la vision tragique qui occupa sa pensée à la fin de sa vie et qu'il résuma un jour à sa présentation [de malades] par ce « tous à l'asile » [...] accompagné d'un effrayant ricanement ».

³ On peut, par exemple, y ajouter aujourd'hui: le choix du nom du père ou de la mère. Notons que la psychanalyse elle-même contribué au délitement des formes familiales et de la religion, « illusion » dénoncée par Freud, ce qui donne parfois un air de pompier-pyromane aux auteurs cités (posture partagée par d'autres).

⁴ Inversement, certains pays (comme le Japon) ont connu un développement considérable des sciences et des techniques, tout en conservant des structures familiales relativement patriarcales.

⁵ Dans *Le jour où Lacan m'a adopté*, p. 386. Cet ouvrage étonnant et sans concessions, écrit par un ingénieur agronome devenu psychanalyste, raconte le déroulement de sa cure avec Jacques Lacan, mais également les aléas du mouvement lacanien au crépuscule de la vie et après la mort du maître.

⁶ On ne peut qu'être frappé par la permanence d'une méconnaissance ou d'une négation de l'univers concentrationnaire soviétique, dont on sait qu'il est bien antérieur (Solovki, 1923) à celui mis en place par les nazis. Les livres cités de Lebrun et Melman, notamment, partagent cette caractéristique à des degrés divers.

La prévalence croissante du discours de la science produirait donc des effets redoutables sur la structuration du sujet, la fonction paternelle devenant de plus en plus inopérante et laissant le champ libre à une mutation de la subjectivité, débouchant sur ce qu'un autre lacanien, Charles Melman, qualifiera de « nouvelle économie psychique » notion vivement contestée par certains. En toute bonne théorie lacanienne, l'échec de la métaphore paternelle (le Nom-du-Père ne venant plus barrer le désir de la mère) devrait en effet déboucher sur une psychose généralisée, ce que Lacan avait en quelque sorte prédit avec son « tous à l'asile ».

LA NEP DES FOUS

L'homme sans gravité, livre d'entretien avec J.-P. Lebrun, qui connaît une diffusion en poche depuis 2005, n'est pas l'œuvre de seconds couteaux : Melman fut l'un des principaux disciples de Lacan. Quant à Lebrun, il fut président de l'Association freudienne internationale. Tous les deux sont psychiatres et psychanalystes.

Dans un dialogue serré réparti en six chapitres, Melman développe progressivement sa thèse sur la mutation de la subjectivité individuelle et de l'existence collective, ainsi que les facteurs qui en seraient la cause. Les propos de Melman, qui confinent parfois à la prophétie, sont marqués d'un pessimisme assez radical⁷ sur les évolutions de nos sociétés, alors que Lebrun qui l'interroge paraît plus soucieux de penser une issue, de percevoir les dimensions positives des transformations en cours. Sans entrer dans les détails, pointons les grands axes des pro-

pos de Melman sur la mutation de la subjectivité qui serait à l'œuvre aujourd'hui.

Le point de départ est le constat d'une inversion de la logique qui régnait au temps de Freud, à savoir le passage d'une économie psychique « organisée par le refoulement à une économie organisée par l'exhibition de la jouissance ». Les causes de ce retournement, tout comme chez son interlocuteur, sont imputées à un progrès considérable, mais lourd de menaces : le « vide du ciel » (et de ses succédanés laïcs) et l'abolition consécutive de tout transfert (au sens freudien), qui autorise au dépassement de toutes les limites, encouragé en cela par la science et la technique. En quelques pages, le tableau dressé des disparitions résultant de ce retournement est impressionnant : plus de refoulement, de transfert, de limite, d'autorité, de repères, de recel du sacré, de parole, de sujet de l'inconscient, de père, de tiers, de sexe, de castration, de pensée et même de politique...

Que devient ce que l'on n'ose à peine nommer le « sujet » dans cette nouvelle économie ? Le tableau de cet homme « sans gravité », délesté de tous ces garde-fous, au sens propre, est plutôt sinistre. Un être avide de jouissance et captif des objets « aptes à satisfaire ses orifices corporels », violent et nécrophile à ses heures, mais facilement déprimé, car sans référence fixe, avide d'une autorité qui le soulagerait de l'angoisse, bref un « fasciste volontaire ». Le tout dans un univers duel et matriarcal, dominé par l'image, où « les masses moutonnières » sont hypnotisées et manipulées, notamment par les « sectes ». En termes

⁷ Pour reprendre une expression de Gauchet, sa position paraît illustrative de celle des « intellectuels en quête chronique de radicalité [...] qui consiste en maximalisme dans l'opposition au monde tel qu'il est », délivrant « des messages à la fois simples sur le fond et susceptibles de toucher tout le monde, étant donné la gravité existentielle de l'enjeu » (Dans *La condition historique*, p. 260-261 ; 347-349).

cliniques, les conséquences semblent plutôt aujourd'hui du côté de la perversion généralisée que de la psychose, c'est-à-dire d'un rapport à la jouissance qui ne supporte pas l'absence, la castration symbolique, mais qui traitera son partenaire comme un objet qu'il jette « après usage ». Quelques pages plus loin, cependant, Melman n'hésite pas à parler, à l'étonnement de son interlocuteur, de « psychose sociale », sans trop se soucier de la différence clinique avec la perversion. En fait, c'est « l'homme libéral » qui est pointé, cet individu sans attaches, désarrimé, flexible, hyperkinétique et incapable de « tenir une place ».

Cette nouvelle économie est d'ailleurs un moment désignée comme la NEP par Lebrun, en référence à la nouvelle politique économique « libérale » mise en place par Lénine en URSS dans les années 1920. Cette référence placée en début de chapitre n'est sans doute pas anodine, car elle permet d'épingler, voire d'assoir par la coïncidence miraculeuse des acronymes, une autre causalité au désarroi psychique contemporain, associée au vide du ciel et au discours de la science: le libéralisme économique ou, tout simplement, l'économie de marché⁸, cause de tous les maux chez nombre de penseurs.

Un dernier point concernant le devenir de la « NEP ». Comment peut-on penser les nouvelles générations issues de « parents » qui auront baigné dans cette nouvelle économie psychique ? Comment imaginer ces générations engendrées par des individus tels qu'ils viennent d'être décrits ? La vision devient ici résolument

apocalyptique, comme dans ce développement de Lebrun : « [la nouvelle économie psychique] ne peut engendrer qu'une "nouvelle" nouvelle économie, à chaque fois plus radicale, génération après génération, puisque, justement, elle élimine la question de l'asymétrie et de la différence. En fabriquant de plus en plus du même, elle ne peut que transmettre une utopie de plus en plus mortifère en quelque sorte ! »

DE REDOUTABLES CINGLÉS ?

Dans la foulée de ce parcours où nous avons vu successivement disparaître le refoulement, les limites, le transfert, le savoir, l'autorité, la figure paternelle, les repères, le sujet de l'inconscient, le symbolique, voire même la pensée, la parole et le politique, on peut se demander ce qui reste de la psychanalyse. Car comment une psychanalyse pourrait-elle opérer sans sujet divisé, sans parole et sans transfert ? Melman rétorquera crument à la question de Lebrun « que faire ? » : « Je réponds qu'il n'y a rien à faire. » Un peu plus loin il enfoncera le clou : « Un analyste ne peut "faire" que si on s'adresse à lui dans le registre du transfert. » Les auteurs s'interrogent par conséquent très logiquement sur la survie de la psychanalyse dans le contexte de la « nouvelle économie psychique ». À la question « Voulez-vous dire que c'est la psychanalyse elle-même, et ce qu'elle véhicule, qui serait visée par cette modification de l'économie psychique ? », Melman répond tout de go : « Il y a tout lieu de le penser. »

Mais la psychanalyse a-t-elle au fond jamais été opérante dans le passé ? Au dé-

⁸ « La nouvelle économie psychique, en tout cas, a le rapport le plus étroit avec le libéralisme économique, promu un temps en Russie par la NEP. Le libéralisme et le libre-échange ont des incidences subjectives directes sur ceux qui participent, *nolens volens*, à leur mise en place et à leur essor [...]. Voilà le dispositif que subvertit la mutation culturelle introduite par le libéralisme économique en encourageant un hédonisme débridé [...]. Cette nouvelle organisation est donc parfaitement homogène sans que ce soit dit, sans que ce soit articulé, avec le développement de l'économie de marché. Si vous y réfléchissez un instant, vous voyez simplement que cette NEP, c'est l'idéologie de l'économie de marché. » (C. Melman, op. cit., p. 213 et 224).

tour d'un échange sur la pulsion de mort, Charles Melman nous livre un propos qui pourrait figurer en bonne place dans *Le livre noir de la psychanalyse*: « On ne voit aucun cas, parmi les grandes psychanalyses de Freud, dont il y ait spécialement lieu de se réjouir. Quant aux analystes qui entouraient Freud, c'était une bande de redoutables cinglés, souvent agressifs et méchants. Et je ne vais évidemment pas me mettre à évoquer ceux qui entouraient Lacan, je vous laisse juge ». Ce qui est interpellant dans ce jugement pour le moins abrupt, c'est que l'invention freudienne n'est pas remise en question. Si tant de cures menées par Freud ne donnent pas « lieu de se réjouir », ce n'est pas de la faute du créateur de la psychanalyse ou de sa théorie, mais celle des patients qui se sont laissés emportés par la pulsion de mort, ou parce que ceux qui entouraient les deux maîtres étaient « cinglés », « agressifs » ou « méchants ».

LIBÉRALISME, SECTES, VIOLENCE

Le livre de Lebrun — sans conteste fouillé et interpellant, nettement plus argumenté et soucieux de perspectives que les propos de Melman — soulève de nombreuses questions que nous ne pouvons traiter en détail ici. Sur son versant social, son problème majeur réside, selon nous, dans la tentative de rendre compte de manière globale d'un nombre considérable de phénomènes, caractéristiques du « malaise dans la civilisation aujourd'hui » à partir d'un facteur structural unique: le marquage du social par le discours de la science, ses conséquences sur la fonction paternelle et, par conséquent, sur

la structure du sujet et sur le lien social — « libéralisme débridé » inclus. Sans que, remarquons-le, la notion de « libéralisme » ne soit sérieusement conceptualisée, amalgamant le libéralisme politique au libéralisme économique, et ce dernier à toutes les formes de capitalisme oligopolistique et mondialisé. Par ailleurs, nombre de phénomènes qui se sont développés sur le long terme en Occident, comme l'individualisation de l'existence, sont imputés au même facteur causal libéral, sorte de *deus ex machina* maléfique qui déferlerait sur la planète. Soulignons que la psychanalyse est elle-même une pratique professionnelle résolument libérale, qui « ne s'autorise que d'elle-même », relevant parfois de l'économie informelle. On a vu récemment qu'elle se montrait particulièrement réticente à la régulation du champ psychothérapeutique, revendiquant un statut d'exception pour « laisser les mains libres à la psychanalyse⁹ ».

Dans le domaine social, si l'on ne prend que l'exemple du « développement des sectes », on ne peut qu'être frappé par l'approche plutôt sommaire dont cette question fait l'objet, reprenant la plupart des idées reçues qui circulent dans la presse et l'opinion (opposition entre « secte » et « religion », figure du « gourou » omnipotent et de l'adepte « manipulé », etc.), sans que ne soit évoquée un seul instant l'histoire longue et complexe des enjeux de légitimité entre religions instituées et nouvelles religions, les secondes étant systématiquement qualifiées de sectes par les premières. Ce phénomène est à l'œuvre au sein du mouvement psychanalytique lui-même, la qualification de « secte »

⁹ Titre d'une opinion parue dans *La Libre Belgique* du 8 novembre 2006, signée par une quarantaine d'analystes belges, lacaniens pour une bonne part. On y retrouve la même analyse du monde social contemporain comme se résumant à « un grand marché ».

étant utilisée par des psychanalystes pour qualifier un groupe qu'ils contestent ou qu'ils ont quitté. Ainsi, le psychiatre et psychanalyste belge, Ph. Van Meerbeeck, consacre un chapitre entier de son livre, *L'infamille*, à la dimension qualifiée par lui de sectaire et perverse du mouvement psychanalytique, liée notamment à la nature problématique de sa transmission. Remarquons par ailleurs que la question des « sectes », comme d'autres, est abordée par nos auteurs sans qu'aucune référence ne soit faite aux ouvrages sociologiques ou historiques fondamentaux qui ont traité ce thème.

La même remarque peut s'appliquer au sujet du racisme, de la violence ou de l'exclusion, symptômes parmi d'autres d'un supposé déferlement de haine qui accompagnerait la « sortie de l'espèce humaine ». Ainsi, la montée de la violence en milieu scolaire, à savoir celle des élèves vis-à-vis de leurs condisciples ou de leurs enseignants, n'est pas mise en relation avec celle qui était exercée sur eux par l'institution et ses représentants dans « le monde d'hier », pour reprendre l'expression de Zweig qui en dresse un portrait saisissant dans son livre éponyme. L'hypothèse d'un abaissement contemporain du seuil de tolérance vis-à-vis de la violence n'est pas non plus évoquée¹⁰. Par ailleurs, la violence, l'exclusion ou le racisme exercés dans les sociétés prémodernes ou hétéronomes n'avaient sans doute rien à envier à ceux dont on se plaint dans l'Europe démocratique, en ce début de XXI^e siècle.

À force de se centrer sur les malaises du présent, les auteurs cèdent parfois à la

tentation d'une idéalisation ou pour le moins d'une schématisation abusive du passé. Notamment dans le champ religieux où la construction sociale de la référence « hétéronome » monothéiste était loin d'être un fleuve tranquille, mais une foire d'empoigne meurtrière sur les incarnations supposées légitimes de « la garantie divine », qui ravagea l'Europe à de nombreuses reprises.

Plus largement, le portrait de la science qui est dressé nous semble relever d'une conception obsolète de la place de celle-ci dans nos sociétés, même si le rouleau compresseur de la technoscience mérite certainement une vigilance accrue sur les effets qu'il peut induire dans les domaines social, collectif et individuel, mais aussi biologique. Cette conception correspond à la première modernité qui plaçait « la Science » comme garant métasocial du Progrès inéluctable censé pouvoir remplacer la religion et nous conduire vers des lendemains « sans limite ». Nous n'en sommes plus là aujourd'hui, alors que les énoncés scientifiques ne sont « valables que jusqu'à nouvel ordre », ne disent rien de ce qui est beau, bon ou juste, et que l'idée d'un avenir aux potentialités illimitées grâce aux ressources technoscientifiques ne fait plus guère recette (voir à ce sujet l'ouvrage très éclairant de Taguieff, *Le sens du progrès*).

Enfin, l'attention portée par les auteurs de manière exclusivement négative à ce qui disparaît¹¹, dans la foulée des « mutations » contemporaines, les empêche de percevoir ce qui se met en place pour remplacer les anciens modes de socialisation verticaux et hétéronomes. Sur ce point,

¹⁰ Marcel Gauchet, après avoir fait le constat d'un apaisement de la vie sociale depuis un quart de siècle, souligne que « c'est cette réduction de la violence qui explique la place démesurée que les représentations de la violence tendent à prendre au sein de notre culture : moins il y a de violence de fait, plus la sensibilité à ses manifestations augmente » (dans *La démocratie contre elle-même*, p. 233).

¹¹ On est proche du « tout fout le camp » qui fait inévitablement penser au « tout fou Lacan », titre de *Libération* à la mort du psychanalyste parisien.

ils rejoignent nombre d'observateurs du XIX^e siècle. La sociologie a dès l'origine été sensible à l'érosion des référents normatifs consécutive à la modernisation des sociétés traditionnelles (révolutions industrielle et politique, perte d'emprise des religions, urbanisation et déstructuration des communautés villageoises, etc.), comme en témoigne la place qu'occupe la notion d'« anomie » chez Durkheim ou celle de « polythéisme des valeurs » chez Weber. Mais l'analyse sociologique nous apprend aussi que les sociétés humaines adaptent progressivement leurs dispositifs de socialisation aux nouvelles conditions d'existence, et que les transformations profondes liées aux bouleversements du XIX^e siècle ont été compensées par de nouvelles institutions, comme l'intervention croissante de l'État dans les domaines sociaux, juridiques et éducatifs, ainsi que d'autres formes de lien social.

ESCAMOTAGE DU GRADIENT SOCIAL

Remarquons par ailleurs que ces analyses ne tiennent pas compte (trait partagé par nombre d'écrits psychosociaux des freudo-lacaniens) du fait que les « mutations » sociales peuvent produire des effets différents, voire totalement opposés, en fonction de la position occupée dans l'échelle sociale, des capitaux économiques, culturels ou sociaux dont disposent les personnes. Ainsi, l'individualisation de la société, l'obligation d'être « entrepreneur de sa propre vie » (Ehrenberg), de « savoir se tenir de l'intérieur » (Martuccelli) peut déboucher sur un « individualisme positif » chez ceux qui disposent des ressources pour en faire un espace d'éman-

cipation, et sur un « individualisme négatif » chez ceux qui en sont privés.

Comme l'ont pointé divers sociologues, l'exercice du contrôle parental est aussi tributaire de l'environnement des familles et, par exemple, la relation linéaire entre taux de délinquance et familles dissociées est quasiment nulle. Comme l'écrit C. Martin, « ... il est d'autant plus difficile d'exercer ce travail de supervision parentale si l'on est soi-même dans une position disqualifiée. L'autorité d'un père serait par exemple souvent corrélée avec son insertion sociale et professionnelle, de même que sa situation de dépendance économique et sociale pourrait jouer comme un obstacle dans le processus d'identification du fils et pourrait pousser le père à osciller entre deux positions extrêmes et également inadéquates, le retrait ou l'autoritarisme. En somme, au regard des connaissances disponibles, les facteurs socioéconomiques s'avèrent bel et bien les facteurs les plus déterminants dans la fabrique de la délinquance, mais de façon indirecte, en ruinant les capacités de contrôle des parents et surtout des pères ».

La structuration profonde du psychisme individuel n'est certes pas un processus indépendant du contexte sociétal (les travaux récents de Giddens, Ehrenberg, Martuccelli ou Gauchet, notamment, en témoignent de manière très convaincante). Comme l'avait souligné il y a plus de quinze ans Anthony Giddens (bon connaisseur de Freud), la modernité contemporaine n'a pas que des conséquences en « extension » (mondialisation), mais aussi en « intension » (« intensive

modernisation »), affectant la structure intime du sujet, sa « sécurité ontologique », et transformant son identité héritée en « projet réflexif ». Sur ce point, les analystes qui s'aventurent dans le social pour y repérer les transformations affectant ceux qui se confient à eux font certainement œuvre utile. Mais il nous paraît imprudent d'inférer des généralisations à partir de l'échantillon particulier que

constitue leur patientèle directe ou indirecte, ceci par l'utilisation globale d'une seule grille d'analyse. Par ailleurs, il faut certainement, dans le domaine des évolutions psychosociales ambivalentes que nous vivons, se garder autant du radicalisme apocalyptique que du progressisme candide. ■

Bibliographie

- Bekouche P., « Une approche lacanienne pour les sciences sociales », dans *Le Débat*, n° 126, septembre-octobre 2003.
- Castel P.-H., *Propos sobres sur une supposée « nouvelle économie » du psychisme et de la sexualité*, publié sur <<http://pierrehenri.castel.free.fr/>>.
- Coll., « L'enfant-problème », dossier dans *Le Débat*, n° 132, novembre-décembre 2004.
- De Backer B., « L'innommable des hommes », (sur *La question humaine* de Fr. Emmanuel et son interprétation extensive par J.-P. Lebrun et Fr. Martens) dans *Politique*, janvier 2002.
- De Munck J., « Réseau, gouvernance, inconsistance. Transformations de la santé mentale et psychanalyse », dans *Quarto* n° 82, juin 2004.
- Dufour Dany-Robert, « Servitude de l'homme libéré », dans *Le Monde diplomatique*, octobre 2003 (extraits de *L'art de couper les têtes*, Denoël, 2003).
- Ehrenberg A., *Le culte de la performance*, Calman-Lévy, 1991.
- Ehrenberg A., *L'individu incertain*, Calman-Lévy, 1995.
- Ehrenberg A., *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, éditions Odile Jacob, 1998.
- Gauchet M., *La pratique de l'esprit humain. L'institution asilaire et la révolution démocratique*, Gallimard, 1985.
- Gauchet M., « Essai de psychologie contemporaine », dans *La démocratie contre elle-même*, Gallimard, 2002.
- Gauchet M., *La condition historique*, Stock, 2003.
- Gauchet M., « L'enfant du désir », dans *Le Débat*, n° 132, novembre-décembre 2004.
- Giddens A., *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Ages*, Cambridge Polity Press, 1991.
- Giddens A., *The Transformation of intimacy: sexuality, love and eroticism in modern societies*, Cambridge Polity Press, 1992.
- Haddad G., *Le jour où Lacan m'a adopté. Mon analyse avec Lacan*, Grasset, 2002.
- Jacquemain M., *La raison névrotique. Individualisme et société*, Labor, 2002.
- Laplanche J., Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1976.
- Lebrun J.-P., *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Erès, 1997.
- Lebrun J.-P. (dir.), *Les désarrois nouveaux du sujet*, Erès, 2001.
- Lebrun J.-P., « Des incidences de la mutation du lien social sur l'éducation », dans *Le Débat*, n° 132, novembre-décembre 2004.
- Lebrun J.-P., *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Denoël, 2007.
- Lebrun J.-P., Volckrick E. (dir.) *Avons-nous encore besoin d'un tiers?*, Erès, 2005.
- Legendre P., *La fabrique de l'homme occidental*, Mille et une nuits.
- Martin C., *La parentalité en questions. Perspectives sociologiques*, Rapport pour le Haut Conseil de la population et de la famille, avril 2003.
- Martuccelli D., *Grammaires de l'individu*, Gallimard, 2002.
- Melman C., *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix* (entretiens avec J.-P. Lebrun), Denoël 2002 — 2005 pour la postface, publiée dans « Folio essais ».
- Ottero M., *Les règles de l'individualité contemporaine. Santé mentale et société*, Les Presses de l'université Laval, 2003.
- Rey O., *Une folle solitude. Le fantasme de l'homme auto-construit*, Seuil, 2006.
- Taguieff P.-A., *Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Flammarion 2004.
- Van Meerbeeck P., *L'infamille. La perversion du lien à l'aube du troisième millénaire*, De Boeck, 2003.
- Zenoni A., *Le corps de l'être parlant. De l'évolutionnisme à la psychanalyse*, De Boeck, 1991.
- Zweig S., *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, 1948, Livre de poche, 1993.